# La Pologne découvre le connu

PAR K.-A. JELENSKI

On était habitué en Pologne, depuis deux ans, à une surprenante liberté de discussion sur les problèmes littéraires et artistiques. Ce qui est nouveau, c'est l'élargissement de cette liberté au domaine économique et social. Nous avions affaire ici, jusqu'à présent, à une discussion purement fictive, limitée à des cas détaillés et précis destinés à jouer le rôle d'une « soupape de sûreté » d'une part, et, de l'autre, à inciter à une production maximum. C'était le mauvais fonctionnement d'une usine, la mauvaise organisation d'une cantine d'ouvriers, le désordre dans la construction de maisons ouvrières, mais personne n'osait naturellement émettre des doutes sur les principes mêmes de l'organisation économique et sociale.

L'hebdomadaire polonais *Kronika* vient de publier un article intitulé : « Inconséquences économiques », article repris par *Zycie Literackie,* du 25 mars. L'économiste Bohdan Drozdowski y affronte les raisons de l'écroulement du mythe de l'émulation au travail : « Un ouvrier spécialisé de mes amis vient de me dire qu'il lui convient davantage de travailler à un rythme décroissant. Tout le monde sait que pour le 1er mai, pour l'anniversaire de la Révolution d'octobre et pour diverses autres fêtes révolutionnaires et patriotiques, il faudra prendre l'engagement d'une production maximum. Si cet ouvrier travaillait toute l'année à son rythme le plus accéléré, où pourrait-il trouver une réserve pour remplir tous ces engagements ? Il y a une autre raison : dès que les ouvriers accélèrent le rythme de leur travail dans une usine, il y a une révision des normes selon lesquelles ils sont payés, ce qui signifie qu'ils ne gagnent pas davantage mais que leur travail devient plus dur. Il est temps de dire aux ouvriers : « Camarades, nous n'élèverons plus les normes aussi souvent qu'auparavant. Nous établissons des normes fixes pour une période, disons de trois ans. » Si l'on prenait une telle mesure, je suis certain que cesserait cette grève de ralentissement du travail. Mais, récemment encore, personne ne pouvait proposer pareille solution, car elle aurait été considérée comme réactionnaire. »

Les fameux records d'émulation étaient-ils d'ailleurs authentiques ? « C'est une chose connue, déclare Drozdowski, que beaucoup de ces ouvriers héros du travail étaient aidés par des « nègres » mis à leur disposition par la direction des usines qui était fière d'avoir dans son personnel de grands champions. » Drozdowski se demande si l'économie socialiste n'aurait pas quelque chose à apprendre des capitalistes. « Ce n'est pas un secret que nos vieux ouvriers plaisantent entre eux, disant que si les Geyer, les Scheibler, les Poznanski (noms d'anciens grands industriels polonais) n'avaient atteint que la production présente avec, en plus, l'accroissement de dépenses que représente l'appareil bureaucratique, ils auraient été ruinés en quelques jours. Les Geyer n'avaient pas de directeur spécialisé dans les questions d'émulation du travail, et pourtant tout vieil ouvrier polonais nous dira qu'ils auraient pu encore nous apprendre beaucoup de choses. » Ceci amène Drozdowski à poser le problème le plus important sans doute pour le monde communiste : celui de l'indépendance des syndicats. « La première mesure à prendre est d'en finir avec toute la bureaucratie de l'émulation. Il faut licencier tous

les bureaucrates qui s'en occupent et confier cette question aux syndicats ouvriers ; mais pour cela il faut que les syndicats cessent d'être une institution fictive et morte, et redeviennent une représentation active des masses ouvrières. Sans le consentement des syndicats qui, de leur côté, devraient rester en contact étroit avec la base, on ne devrait jamais prendre la décision d'élever les normes de travail. »

### *LES PRIVILEGIES*

Si l'on commence à se préoccuper du sort des ouvriers, on attaque parallèlement les privilèges dont ont joui jusqu'à présent les élites du régime. Un article satirique de *Nowa Kultura* du 8 avril est écrit sous forme d'un « discours d'inauguration du nouveau magasin spécial de la rue Mokotowska, à Varsovie ». Ces « magasins spéciaux » sont une institution discrètement camouflée où les privilégiés achètent tout ce dont ils ont besoin.

« L'idée de créer des magasins spéciaux où ne sont admis que des groupes restreints de travailleurs particulièrement privilégiés — et leurs amis — est une conséquence immédiate de l'esprit de notre époque, et elle traduit notre situation réelle. L'idée est très convaincante, étonnamment claire, simple et logique.

« Il est possible que, dans ce havre de confort, ce que je vais dire paraisse anachronique, mais c'est un fait que ce qu'on appelle le peuple, c'est-à-dire les gens qui se trouvent maintenant dans la rue, de l'autre côté des rideaux de notre magasin, sont dans une situation difficile en ce qui concerne leur approvisionnement... Notre but est de nous retrancher, de la façon la plus étanche, de cette atmosphère malsaine. Cela nous aidera à encourager les masses à un optimisme salutaire ; cela nous permettra de juger — avec la distance nécessaire — les problèmes nationaux dans une perspective souhaitable. Nous pourrons ainsi prendre nos décisions sans cette hâte, sans cette impatience qui caractérise beaucoup d'éléments de ce que l'on appelle le peuple. Et quoi de plus utile à une nation construisant le socialisme que la tranquillité, l'équilibre de l'âme et ce sourire joyeux qui rend la vie agréable ? »

### *« L'OPPORTUNISME HEROIQUE »*

« Nous venons de sortir d'une nuit moyenâgeuse », déclara, au dix-neuvième congrès de la Culture et de l'Art, le poète Antoni Slonimski dont nous avons cité, le mois dernier, la critique du réalisme socialiste.

« L'histoire de la philosophie — disait Slonimski — connaît peu d'époques qui aient poussé l'intolérance aussi loin que ces dernières années. Les persécutions de la pensée critique au début de la Renaissance, au XVII^e^ et au XVIII^e^ siècles, font apparaître ces époques comme un âge d'or si on les compare à la période que nous avons vécue et qui, nous pouvons le dire avec soulagement, est en train de passer. »

La critique n'est pas nouvelle ; elle fut seulement exprimée avec plus de force au dix-neuvième congrès de la Culture et de l'Art. Mais elle semblait réservée, jusqu'à présent, à un groupe très restreint. Nous voyons maintenant des écrivains, en dehors de ce groupe, accéder au droit à la critique. Rien d'étonnant à ce qu'ils demandent des comptes aux « critiques assermentés ». C'est le poète Arthur Sandauer qui a le mieux exprimé ce point de vue, en déclarant que, malgré la prétendue « liberté de discussion », certaines limites étaient tacitement observées. Lesquelles ? Ceux qui connaissent les systèmes totalitaires ne s'étonneront pas d'apprendre qu'il s'agit là de questions personnelles.

« Il y a toujours des questions dont on ne parle pas en public, écrit Arthur Sandauer. Je m'efforcerai, dans mon discours, de transgresser cette limite.

» Ce qui appartient au domaine des choses connues, mais qu'on doit taire, ce sont, en premier lieu, les questions personnelles. Personne ne s'indignera si l'on dit que notre régime ne vaut rien. Mais que l'on essaie de déclarer que notre camarade Brandys est un graphomane, et vous verrez la tempête que cela soulèvera ! Notre congrès doit tirer certaines conclusions pratiques quant à la réorganisation de notre vie artistique. Car si nous nous résignons à cette idéologie de l'« opportunisme héroïque » — selon laquelle celui qui a détérioré la machine est seul qualifié pour la réparer — nous n'irons pas loin. »

### *L'ECROULEMENT DE LA FOI TOTALE*

Le bloc soviétique nous apparaissait, récemment encore, comme une espèce de monolithe. D'un côté, l'unité d'une conception du monde et de l'histoire — conception absurde, certes, mais parfaitement coordonnée. De l'autre, on impose cette conception totale à tous les satellites sans distinction (de même qu'aux partis communistes occidentaux).

A l'intérieur de cette conception (« somme » du marxisme-léninisme-stalinisme et de son appli-

cation à la fabrication de l'histoire, à l'interprétation des événements, à la politique, à la science, à la morale, à la littérature, à l'art), le communiste — et l'opportuniste — pouvaient se sentir à leur aise, séparés de la « vérité » par des fortifications sans faille. Ils pouvaient même se permettre des excursions au-delà des murs de la « Nouvelle Foi », en adoptant des interprétations « ésotériques », en toisant de haut, avec une morgue d'initiés, cette « vérité » qu'ils se sentaient en droit de rejeter comme « objectivement nuisible ». Ce mépris n'était possible, toutefois, qu'à condition de s'assurer que ce qui s'accomplissait sous la direction du parti était *nécessaire*, que chaque action, même si elle en contredisait apparemment une autre, était la seule qui, au moment donné, renforçait la « révolution ».

Aussi, de nombreux « experts » occidentaux maintenaient-ils que rien ne pouvait changer en U. R. S. S., ou que le moindre changement impliquerait l'écroulement complet du régime. Des esprits logiques n'admettaient pas que le régime soviétique pouvait se permettre une rectification partielle de sa propre histoire, une démolition partielle de sa mythologie. Il leur semblait que le gigantesque mensonge était condamné à croître, comme une boule de neige, que le régime devait toujours continuer à élaborer un devenir fictif, fondé sur ses crimes passés. Dans cette perspective, les nouvelles seraient toujours forgées avec le même appareil mythologique, allant des purges sanglantes et des faux aveux à l'élimination de pages dans les encyclopédies. Ainsi, l'absurde construction paraissait tenir, à condition que rien jamais n'en soit soustrait, ni la génétique de Lyssenko ni le pompiérisme de la peinture.

L'histoire, à court terme du moins, s'est moquée une fois de plus de tous ces raisonnements logiques. En liquidant le mythe de Staline, en l'accusant de crimes, et, pis encore, de fautes, les dictateurs collectifs ont dévoilé aux yeux du monde entier l'absurdité de leur position. Non seulement ils ont renoncé à certains mythes, mais ils ont laissé intacts d'autres mythes identiques et parallèles. Le procès de Rajk était un mensonge et une injustice. Mais le procès de Slansky, qui reposait pourtant sur les mêmes éléments, qui avait été conduit avec les mêmes méthodes, reste l'expression de la « justice populaire ». Et tandis qu'on dénonce les abus insensés auxquels a donné lieu la conception du « vrag », Béria, lui, continue seul à en assumer le visage pervers et la fantaisiste biographie.

D'où tant de contradictions et de surprises, même dans une discussion aussi libre et courageuse que celle qui a lieu en Pologne. Comme dans un labyrinthe de foire, les écrivains s'engagent, un peu à l'aveuglette, dans des impasses au bout desquelles ils se heurtent à des portes qui restent fermées. Leur fébrilité révèle un trouble psychique profond. Pour ceux d'entre eux qui, pendant des années, célébrèrent les bienfaits du régime, la dissimulation totale qui était de mise leur permettait de sauver la face : la conscience de leur avilissement et de leur mensonge était reléguée au plus profond d'eux-mêmes. « Le cours inexorable de l'histoire » leur servait, à l'extérieur, d'alibi commode. Cet alibi vient de s'écrouler. Ils ont renoncé — du moins semble-t-il — à s'abriter derrière des ruines. A part Sokorski qui a fait, dans son discours au dix-neuvième congrès de la Culture et de l'Art, une allusion timide à Béria, on évite, en Pologne, le résidu mythique. On entrevoit même certaines allusions courageuses qui semblent indiquer qu'on peut maintenant s'efforcer de lutter contre les mythes qui subsistent, si toutefois on évite de les attaquer de face. Ainsi trouvions-nous en Pologne des allusions au rôle néfaste de Vichynsky, avant même que celui-ci ne reçût, à Moscou, une réprimande posthume. Et la façon dont les écrivains polonais parlent, globalement, des « procès de sorcières », laisse subsister peu de doutes sur leur attitude à l'égard des procès de Kostov ou de Slansky.

### *LE LENINISME, UN PRETEXTE*

Les écrivains et les journalistes polonais doivent évidemment en appeler souvent à Lénine et au léninisme. Il est d'ailleurs curieux de voir qu'en se référant à l'époque léninienne, les Polonais soulignent surtout ce qu'elle comportait de liberté. Les traits principaux que l'imagination populaire associe au léninisme sont tirés davantage d'une situation historique précise que d'une application particulière des théories communistes. On pense au lendemain d'une révolution sanglante qui suscita les espoirs du prolétariat et de la gauche dans le monde entier (en Pologne moins qu'ailleurs — notons-le en passant — à cause d'une guerre nationale). On pense au petit groupe d'intellectuels, de théoriciens et de conspirateurs professionnels révoltés contre les injustices de la société bourgeoise, mais élevés dans une atmosphère libérale. S'inspirant tour à tour de théories et d'une pratique acquise au jour le jour, ces messieurs à barbe, pince-nez et grosse chaîne de montre, transportèrent, dans leurs différents commissariats, un peu de l'atmosphère des cafés viennois ou suisses

où ils passèrent la moitié de leur vie à discuter. On pense à ces principes qui semblaient indissolublement liés au communisme : l'athéisme, l'internationalisme, la liberté sexuelle, la lutte contre la famille. Sur cette toile de fond se dessine l'avant-garde révolutionnaire, le « proletkoulte », les poèmes de Blok et de Maïakovski. Aujourd'hui, en U. R. S. S. et dans les démocraties populaires, on en appelle à la liberté léninienne de discussion à l'intérieur du parti, on réhabilite certains vieux révolutionnaires ; on se référait volontiers à la dix-neuvième session du Conseil de la Culture et de l'Art à Varsovie, à Maïakovski, Tatline, Vakhtangov... Ce ne sont là que des prétextes. Nul pays au monde n'est sans doute plus éloigné que le bloc soviétique de l'atmosphère des années qui suivirent la Révolution d'octobre.

Les arguments du léninisme sont employés en Pologne à des fins d'assurance idéologique, afin de tâcher d'élargir, d'une façon plus ou moins consciente, la marge de liberté, tout en se référant à une autorité incontestable. Si un peintre polonais porte aux nues Tatline, Gabo et Pevsner, c'est qu'il veut qu'en Pologne l'artiste puisse participer à la liberté de l'art moderne. Si un poète maintient que Jdanov a déformé les principes du marxisme-léninisme en littérature, c'est qu'il désire renforcer la réaction qui s'exerce depuis trois ans contre l'ennui et l'hypocrisie du réalisme socialiste. Si un économiste se réfère au marxisme-léninisme en posant la question de l'accroissement de la productivité, c'est qu'il voudrait contribuer à diminuer l'exploitation de l'ouvrier et les abus d'une bureaucratie hypertrophiée. Si l'on cite, en premier lieu, les vieux communistes injustement emprisonnés et déportés, c'est aussi pour pouvoir dénoncer, parallèlement, la déportation de Polonais en Sibérie, la détention des anciens résistants et des « sans parti ». C'est là, pour la Pologne, une des conséquences les plus frappantes du « cours nouveau » : pour la première fois, on peut faire usage, à des fins de liberté et pour défendre les intérêts de tout un peuple, de principes reconnus officiellement par les plus hautes autorités du parti.

### *UN COMPLEXE D'EXCOMMUNICATION*

Si la Pologne a pu se soustraire à une terreur comparable à celle que connurent les autres pays satellites, c'est probablement grâce à la situation particulière du parti communiste polonais qui n'a pas pu oublier l'injuste et ignominieuse dissolution qui le frappa en 1938. Les dirigeants actuels eurent beau se plier à tous les ordres de Staline et exécuter docilement toutes les volontés de Moscou, ils conservèrent néanmoins le souvenir de leurs camarades assassinés dans les prisons soviétiques.

De même que certains ordres religieux dissous par Rome se soumettent aux décrets tout en conservant un complexe douloureux, le parti communiste polonais obéissait à Moscou, mais le ressentiment persistait. C'est peut-être grâce à celui-ci que Gomulka et Spychalski ont évité le sort de Slansky et de Rajk. Bien qu'on ait maintenu la condamnation de leurs thèses, leur réhabilitation, d'ailleurs réclamée, à ce qu'il paraît, par les « masses » du parti, apparut certainement comme liée à un mot d'ordre énoncé par Khrouchtchev à l'occasion de la réconciliation avec Tito, et légitimant la théorie des « différentes routes menant au socialisme ». La politique soviétique n'applique évidemment cette thèse qu'à la Yougoslavie, mais les Polonais se souviennent que la « route polonaise vers le socialisme » était le slogan préféré de Gomulka.

Ce mot d'ordre a d'autres résonnances en Pologne. On lit dans *Przeglad Kulturalny* du 8 avril, qu'« une indépendance réelle de la Pologne servirait les intérêts de l'U.R.S.S. », ce qui revient à reconnaître implicitement que cette indépendance tant vantée durant les dix dernières années était pour le moins limitée... Et Wanda Leopold écrit dans ce même journal que l'enterrement de Bierut fut pour les Polonais l'occasion d'une manifestation anti-soviétique, ce qui est une allusion évidente aux bruits qui circulent en Pologne sur la mort de Bierut à Moscou, suspecte aux yeux du peuple. Ochab, le successeur de Bierut, parle, dans son premier discours, de ses camarades victimes du stalinisme, c'est-à-dire de l'U. R. S. S. Jerzy Morawski, le secrétaire du Comité central du parti communiste polonais, dénonce les crimes de Staline dans le numéro de *Nowe Drogi*, la revue théorique du parti, avec une véhémence qu'on ne trouve chez nul autre dirigeant communiste dans le monde. Il est aussi le seul communiste à poser ouvertement la question : pourquoi Staline n'a-t-il pas été combattu de son vivant ?

### *DEUX ANALYSES TROP SUBTILES*

Dans sa *Pensée captive*, Czeslaw Milosz nous proposait une interprétation subtile du mécanisme psychique de ceux qui acceptent les principes de la « Nouvelle Foi ». La conception du « Ketman » paraissait en effet expliquer des procès apparemment incompréhensibles. Aussi avions-

nous, en Occident, tendance à attribuer aux intellectuels des démocraties populaires tous ces jeux de conscience, d'interprétation, d'adaptation et de résistance dont Milosz faisait état. Or, la discussion qui a lieu en Pologne semble démontrer que la pensée polonaise n'a pas été aussi captive que cela. En attribuant les transformations des intellectuels polonais à la fascination exercée par « l'Histoire », par « la Révolution », par « les procès objectifs », Milosz mettait en scène des gens acceptant sans un mot de protestation, en victimes d'une hypnose, les pires crimes commis autour d'eux. La thèse de Milosz attribue les défaillances des hommes à la force magnétique du système. Et pourtant, dès qu'en Pologne certains interdits furent levés, il apparut que presque tout le monde était parfaitement conscient des réalités. Et l'on est tenté de se demander si la peur et la police secrète n'étaient pas plus déterminantes que la « fascination de l'Histoire », si l'attraction de la « Nouvelle Foi » n'a pas joué un rôle moindre que l'opportunisme.

Nous avons assisté récemment à l'effondrement identique d'une autre interprétation du monde soviétique : le mythe de Roubachov. Le pacte entre Gladkine et Roubachov semblait être la clé unique du terrifiant mystère des procès de Moscou. Et voilà qu'Alexandre Werth révèle, dans *France Observateur*, que les quelques victimes de ces procès récemment relâchées en donnent une interprétation beaucoup plus simple : les aveux étaient obtenus par des tortures, par des interrogatoires interminables, par la promesse d'une vie sauve, sous un nom d'emprunt, dans un coin perdu de la Russie. Ceux qui sont morts ont avoué selon les mêmes procédés. Khrouchtchev parlait lui-même, dans son fameux discours, de ces *dachas* promises, en ajoutant, avec un humour assez macabre : « Et la dacha se trouvait sous terre... » Ainsi, la fin du mythe stalinien implique la fin de deux mythes antistaliniens : le mythe du « Ketman » et le mythe de Roubachov.

### *VERS UN NOUVEAU PRAGMATISME*

Koestler et Milosz ont décrit sans illusion la réalité communiste. Mais ils ont, chacun dans un secteur différent, tenté d'expliquer comment, même dans une société policière que rien ne reliait plus à l'idéal communiste, une certaine foi dans le mythe révolutionnaire pouvait persister. A mesure que nous parviennent des informations plus précises sur l'univers soviétique, nous découvrons que le prestige de ce mythe y est bien moindre qu'on ne nous ne l'avions cru.

*Animal Farm*, de George Orwell, se termine par une scène où les cochons, après avoir réimposé le joug de l'esclavage aux autres animaux, pactisent avec les fermiers voisins. Les animaux de la ferme voient ce débat par la fenêtre, et il leur est difficile de reconnaître « qui est homme et qui est cochon ». Orwell dirigeait sa satire contre la Russie de Staline. Mais malgré les visites de Laval, malgré le pacte avec Hitler, malgré la « révolution trahie », le stalinisme avait son propre visage — sa « face de méduse ». Maintenant que Boulganine, Khrouchtchev et Malenkov voyagent à travers le monde et en appellent au Bon Dieu et au bon sens, la satire d'Orwell paraît véritablement actuelle.

C'est en Pologne peut-être, grâce à certaines conditions historiques particulières — comme le rôle de la Pologne pendant la dernière guerre, le nationalisme traditionnel des Polonais, leur attachement superficiel mais tenace à la religion catholique, le nombre restreint des communistes et leur persécution passée — que ce pragmatisme a le plus de chance d'évoluer.

La disgrâce finale de Radkiewicz — le Béria polonais à qui l'on vient de retirer le ministère des fermes de l'Etat — celle de Swiatkowski, ministre de la Justice, et des deux procureurs, civil et militaire, le renvoi de Sokorski du poste de ministre de la Culture et des Arts, le projet d'amnistie selon lequel 30.000 prisonniers politiques seraient immédiatement libérés, tandis que 70.000 autres bénéficieraient d'une réduction de peine, la réhabilitation, officiellement annoncée, des anciens combattants de l'Armée du Pays, toutes ces mesures décidées au cours d'une seule semaine placent la Pologne en tête du mouvement de déstalinisation à l'intérieur du bloc soviétique. Nous avons vu, d'autre part, que ces mesures furent précédées d'une violente campagne de critique. Le premier ministre Cyrankiewicz a longuement cité, au Parlement, un article de Juliusz Mieroszewski (paru dans le numéro d'avril de *Kultura*, revue polonaise d'exilés publiée à Paris) dans lequel Mieroszewski soulignait le fait que des opinions très éloignées du communisme peuvent maintenant être exprimées en Pologne, à condition d'accepter les cadres actuels de l'Etat.

Paradoxale situation où un chef de gouvernement totalitaire cite une revue d'exilés farouchement opposée à toute forme de totalitarisme, et cela dans le but présumé de gagner l'appui de l'opinion !

K. - A. JELENSKI